

André Gide et l'Algérie

II *Documents annexes*

Sur quelques lettres d'Athman

présentées par
PIERRE MASSON

Les lettres d'Athman que nous pouvons lire à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet ne sont assurément pas les seules que le jeune Algérien ait adressées à André Gide et aux familiers de celui-ci. Encore ne pouvons-nous donner de ces quelques lettres une présentation tout à fait satisfaisante : les imperfections de l'orthographe, de la syntaxe et de l'écriture additionnées rendent leur déchiffrement parfois problématique. Si les deux premières ne présentent pas de difficulté, c'est justement parce que Gide avait pris soin de les recopier, pour des raisons qui se révèlent à la lecture. Pour les autres, nous avons rétabli la ponctuation, corrigé l'orthographe, et retouché la syntaxe seulement lorsque le sens risquait de paraître obscur.

Les lettres de Gide sont, à coup sûr, perdues ; mais il serait tout de même intéressant, en prospectant les fonds de ses divers amis de l'époque (Jammes, Rouart, Louÿs, Ghéon, Rosenberg, etc.), de rechercher d'autres lettres d'Athman. À défaut de pouvoir raconter l'histoire de ce personnage assez vite rendu à son mystère, il serait bon d'en dresser la figure la plus précise possible, pour rendre justice à celui qui a joué un rôle important dans la rencontre entre les écrivains français et l'Afrique du Nord à la fin du XIX^e siècle. Puissent la présente publication, et l'étude d'Éric Marty qui la précède, servir de point de départ à cette entreprise.



Dans la palmeraie de Biskra

ATHMAN

(Photogr. © coll. Catherine Gide)

La première lettre se situe au moment où Gide s'apprête à revenir en Algérie pour la troisième fois, en compagnie de Madeleine qu'il a épousée en octobre 1895. En février 96, le couple excursionne en Sicile ; il aborde la Tunisie en mars où il retrouve Fédor Rosenberg, avant de se rendre à Biskra où Eugène Rouart doit les rejoindre. Athman n'a encore jamais rencontré ce dernier, mais Gide, à son précédent séjour, lui a tellement parlé de ses amis (voir Si le grain ne meurt, in Journal 1939-1949, Pléiade, p. 603) qu'il a l'impression de les connaître déjà... De son côté, Gide a fait connaissance de l'entourage d'Athman, comme Sadeck, le grand frère d'Athman, qui venait, la nuit, jouer de la flûte dans la chambre de Gide, ou Ouardi, dont les jardins s'étendent dans l'oasis (Amyntas, Gallimard, 1925, pp. 41-2). Ils s'étaient quittés en avril 1895, Gide gardant d'Athman une image pathétique :

Tout à coup, du train qui fuyait, très loin déjà d'El Kantara, j'aperçus au bord de l'oued son burnous blanc. Il était assis là, la tête dans les mains. [...] Longtemps, tandis que le train m'emportait, je pus voir cette petite figure immobile, perdue dans le désert, accablée, image de mon désespoir. (*Si le grain ne meurt*, éd. cit., p. 604).

1. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

4 février 1896

Biskra Algérie

Bonjour Mr Dame

Mon cher André j'ai envoyé hier une lettre à l'adresse de Paris.

Ma mère est venue ce matin me voir chez le cardinal ¹ ; j'ai été très content de la voir ; elle m'a porté des crêpes ; j'ai été bien triste de ne pas vous faire goûter comme d'habitude ; ça sera à votre arrivée ; je ferai faire un délicieux plat de couscous ; bientôt nous serons ensemble et nous aurons rien à penser ². Je veux être dans le service de personne, si on me coupe même la tête.

Le bonjour de ma part à Mme et à Monsieur Eugène et à tous ceux que je connais. Vous serez à Biskra pour mon mariage avec la cousine de ma belle-sœur et vous verrez comment c'est la fête de mon mariage ³.

1. Athman désigne peut-être ainsi l'Hôtel de l'Oasis, où Gide a logé lors de son premier voyage, occupant la chambre qui était préparée pour le cardinal Lavignerie.

2. « Tu m'écrivais, Athman : "Je garde les troupeaux sous les palmiers qui vous attendent. Vous reviendrez ! le printemps sera dans les branches ; nous nous promènerons et nous n'aurons plus de pensées..." ». (*Les Nourritures terrestres*, in *Romans...*, Pléiade, p. 232).

3. Cette nouvelle surprend d'autant plus qu'une note ultérieure de Gide, dans

Je vais vous dire des nouvelles de nos amis : le petit Bachir est comme guide à l'hôtel de l'Oasis et le grand Bachir il travaille avec un peintre lyonnais qui loge dans votre disposition de dans le temps ; il est avec sa femme ; je manque jamais d'aller chez Mr Ferrandis pour voir s'il a de vos nouvelles, et à la poste. Je me souviens de tout ce qui s'est passé l'année dernière. Je pleurai pendant cinq heures après votre départ à El Kantara. Le jeune Ouardi va à l'École arabe, et qu'il a appris la huitième partie du Koran, et il me charge de vous souhaiter le bonjour quand j'écrirai cette lettre ; il était en face de moi et qu'il a fait comme mon maître.

J'ai pas mal fait d'aller à l'école ; j'ai été à l'école exprès pour augmenter mes connaissances et mes amis dans les langues françaises.

Mon père et ma mère et mes frères Sadeck et Amour et mon beau-frère de lait qui s'appelle Abd el Mousseuh vous souhaitent le bonjour du fond du cœur, et surtout moi.

Le bonjour de ma part à Madame Rondeaux — à Madame Desmarest⁴ et à tous ceux que je connais.

Athmann ou la lampe merveilleuse⁵
Biskra

La seconde lettre fait un peu double emploi avec la première, au point qu'il est difficile de décider laquelle des deux est la plus ancienne ; peut-être la seconde est-elle cette lettre envoyée par Athman à Paris...

2. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

[S. d.]

.....
Je me souviens du jour même quand nous étions dans la chambre au Royal Hôtel quand le petit Bachir a commencé de vous dire que vous êtes gentil et que vous étiez mécontent de lui. Dans ce jour-là je me souviens quand vous étiez chez le bicycliste avec Mr. F. et nous étions sur la route

son *Journal*, situerait plutôt le mariage d'Athman aux environs de 1904 ; peut-être faut-il se référer à ce passage de *L'Immoraliste* : « Boubaker ? — Il s'est marié. Il n'a pas quinze ans. C'est grotesque. — Non, pourtant ; je l'ai revu le soir. Il s'explique : son mariage n'est qu'une frime. C'est, je crois, un sacré débauché. » (*Romans...*, p. 466).

4. Il doit s'agir de Lucile Rondeaux et de Claire Démarest, deux tantes d'André Gide.

5. Athman « sait par cœur l'histoire d'Aladdin et signe à présent ses lettres : "Athman ou la lampe merveilleuse" ». (*Amyntas*, éd. cit., p. 48).

du Château Landon ⁶, et que vous avez appris à monter tout de suite ; je pense souvent à vous et je vous oublie jamais ; je compte les jours par heures, pensant à la heureuse journée que vous serez sur le train pour Biskra, ma pauvre ville où il pleut jamais. Vous direz à Monsieur Paul ⁷ qu'il faut pas croire que je l'oublie ; vous lui direz aussi que depuis l'année dernière je ne suis pas monté à cheval. À Monsieur Eugène Rouart j'aurai le plaisir de le voir ; vous me direz s'il arrivera le même jour que vous ; je vais retenir des chambres ; les chambres que vous avez eues la première fois sont louées ; il y a les chambres d'en face qui sont bien garnies, et vous pourrez rester tranquillement là ; quand vous viendrez, nous visiterons nos jardins et ma maison de terre. Maintenant il y a sur la route de Touggourt on a construit en face la maison des Frères Blancs, un hôpital où il y a les sœurs blanches.

Je suis toujours chez Monsieur Salle, qu'il va mieux maintenant.

Ouardi viendra nous voir tout le temps ; à présent il nous quitte jamais là-bas chez Monsieur Salle. Je parle de vous à tous ceux que j'aime mais pas à d'autres. Dans dix jours ça sera le Carême et je ne mangerai plus, parce que je me souviens du jour quand le prêtre avait [illisible] pour appeler à la prière et j'ai mangé avant le coup de canon [qui annonce la fin du jeûne] ⁸ que vous m'avez un peu grondé.

Au revoir mon cher ami

Je suis toujours ton grand ami

Athmann ben Salah

Les retrouvailles ont lieu aux environs du 15 mars 1896, racontées par Gide dans l'un des plus beaux passages d'Amyntas (pp. 38-9). Quelques jours plus tard arrivent Jammes et Rouart. Les dons d'improvisateur de Jammes éblouissent Athman qui se met, à partir de ce moment, à multiplier les tentatives poétiques, avec, selon Gide, une réussite inégale.

Le séjour à Biskra, entrecoupé d'une excursion à Touggourt, s'achève un mois plus tard ; Jammes est déjà reparti, et le couple Gide se rend à Alger en compagnie de Rouart et Rosenberg, pour regagner Marseille. Trois années vont s'écouler avant que Gide ne revienne en Algérie.

6. À proximité de Biskra, dans le village nègre, Château-Landon est une demeure quasi princière, entourée d'un grand jardin d'accès libre.

7. Paul-Albert Laurens, qui fut le compagnon de Gide lors de son premier voyage en Algérie, en 1893-94.

8. Ces deux mentions entre crochets sont de la main de Gide.

3. ATHMAN À EUGÈNE ROUART

Biskra 4 mars 1897

Mon cher ami

J'ai l'honneur de vous informer de quelques lignes pour vous dire que je suis en bonne santé et j'espère que vous êtes aussi de même.

Cher ami vous devez me dire comment allez-vous et me donnez de vos nouvelles ; peut-être vous êtes mécontent de moi et triste aussi parce que je ne vous ai pas écrit. Vous jugez que je vous oublie. Cela ne sera pas, j'en suis sûr. Vous doutez qu'Athmann oublie des amis et oublie aussi le beau proverbe qui dit que les amis de nos amis sont nos amis. Et voici le proverbe que j'ai deviné pour augmenter ce proverbe délicieux : celui qui oublie des amis n'a pas d'esprit.

Cette année il a fait très beau à Biskra, jusqu'à présent il fait un temps délicieux. Le joli climat mieux que les autres, le beau ciel mieux que de l'eau, le joli coucher de soleil et rose sur la montagne à la direction de Droh sur la route de Chetma ; hier il a plu deux jours, c'est-à-dire les deux jours passés, et ça a donné des verdure aux arbres : les cassies, les mûriers, les grenadiers ont des fleurs rouges comme des fleurs du jardin transparent d'Aladin ; l'eau jaillit au milieu et à côté de nos maisons en ruines ; le désert et loin ailleurs comme la mer Méditerranée envoie des mirages sur la route de Sidi Okba à 5 kilomètres de Biskra. Pour le pauvre vieux Biskra on nous donne des fontaines pour boire; c'est de l'eau propre parce que l'eau que nous buvons comme d'habitude nous donne trop de fièvre, elle fait une mine insupportable pour les pauvres gens. Mais maintenant nous remercions Dieu et les Français qui nous font beaucoup de bien.

J'ai envoyé une lettre à Monsieur Francis Jammes et je n'ai pas reçu de réponse. Je ne sais pas trop ce qu'il est devenu ; cette lettre je l'aime beaucoup parce que c'est une réponse où il y a beaucoup de souvenirs; si elle est perdue, je vous avoue que ça me fait beaucoup de peine. Mais *[illisible]* que moi je suis devenu plus grand que l'année dernière et j'ai des regrets *[in]imaginables* qui me font toujours, puisque cette année nos amis ne sont pas venus. Serai-je assez fort pour aller les voir à mon tour ? Mais que tous les jours passent et ne repartent pas les jours passés parce que ce qui passe ne reviendra pas !

La distance qui est entre nous n'est pas bien grande mais je vous assure que je voudrais bien être à côté *[de]* mon véritable.

Vous me direz si Monsieur Gide est à Paris ou s'il est en voyage et comment il va. Ce cher ami aussi n'a pas reçu mes lettres que je lui avais envoyées il y a quelques semaines, mais *[illisible]* je l'avais envoyé le 29 février. Si il les a pas reçues, il doit être très fâché contre moi, j'en suis

bien sûr. J'étais avec une artiste peintre qui était très gentil. Son nom est Melle Hourse [?]; je suis resté 9 jours avec elle et que elle m'avait dit que connaît M. Paul Laurens et M. J.P. Laurens.

[...]

Je vous ai envoyé une lettre pour Monsieur André Gide ; l'avez-vous reçue ? Monsieur Gide m'avait dit que Monsieur votre jeune frère Louis Rouart est parti pour faire une année de service militaire et que Monsieur Pierre Laurens aussi.

[...]

J'ai rêvé que vous et Monsieur Gide et Mme Gide étiez du côté du chott et que vous étiez habillés de blanc, que ça doit être du velours ; cela s'est passé seulement hier soir. Mais avant j'ai rêvé encore une seconde fois que Monsieur Gide dit cette petite récitation que c'est moi qui doit le dire à [propos] du regret de l'absence de mon ami.

Vers de Mr Gide

Il m'a laissé en chagrin
Quand il est parti
Mon cœur fut petit
Tout seul faisait un refrain

Cela m'a laissé un souvenir et une blessure dans mon âme indiscreète.
[...] Je vais écrire à Mr Francis Jammes et à Mme Gide aussi et à M. Gide. [...]

4. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

[Fin juin 1897 ?]

Mon véritable cher ami

J'ai l'honneur de vous adresser cette lettre.

Tu voulais bien me répondre !

Je suis dans un chagrin épouvantable de ne pas avoir reçu des nouvelles de toi. Je ne suis pas si content. Je suis fâché d'être très loin de vous.

Cependant cher ami je crois que tu m'oublies pas ; je crois que tu es mon véritable ; je crois et j'en suis sûr que c'est toi ma protection, que c'est toi mon secours et que j'aurai bien raison de m'adresser à toi.

[...]

Je vous ai envoyé 2 bonnes lettres, une que j'avais adressée à M. Rouart pour vous la [re]mettre. Je me souviens de ce que tu m'as dit et de ce que je vous ai dit de ce qui se passe de notre amitié bien blessée de notre séparation ; au hasard donc je pourrais vous envoyer ces vers :

Les cœurs des amoureux ont yeux
Qui voient ce que les autres ne voient pas
Aux moindres des choses ont des douleurs

Je vous donne ces vers pour vous faire penser à moi.

Nous sommes à la fin de juin. Il fait encore très beau ; un vent frais, des verdure dans tout le long des canaux dans lesquels j'ai calmé ma soif...

[...]

Athman écrit encore d'autres lettres à Gide ; celui-ci, le 12 octobre 1898, écrit à Henri Ghéon : « Je t'écris — osait dire Athman — afin d'augmenter tes désirs. » (Correspondance Gide-Ghéon, Gallimard, 1976, t. I, p. 170).

En mars 1899, le couple Gide retrouve Athman à Tunis ; leur circuit les mène à Sousse, Batna, El Kantara, Alger et Tlemcen, avant le retour par l'Espagne en chemin de fer. Les lettres de Gide à Ghéon relatent ses virées nocturnes en compagnie d'Athman : « Ce peuple est toujours mystérieux ; comme il ne manifeste pas, on ne sait ni ce qui l'étonne, ni ce qui lui plaît, ni ce qui le heurte. Sans Athman, je n'y comprendrais rien. Athman c'est mon unique clef, mon "Sésame ouvre-toi." (Ibid., p. 189).

De longues conversations entre les deux hommes (Athman à vingt ans à présent) établissent une entente morale et intellectuelle de plus en plus profonde (v. ibid., pp. 196-7). Au début de 1900, Gide recommande Athman à son ami Ducoté, directeur de L'Ermitage, qui s'accorde quelques vacances en Algérie. Mais surtout, quelques mois plus tard, il met à exécution le projet qu'il avait jadis formé, en 1895, et que sa mère l'avait obligé à annuler : faire venir Athman à Paris. L'occasion de ce voyage est l'Exposition Universelle, où Gide entraîne Athman à plusieurs reprises, au cours du mois de mai. Un tableau immortalise cet événement, c'est bien sûr celui que peignit Jacques-Émile Blanche, plaçant, dans le décor du café maure de l'Exposition, Gide et ses amis : Eugène Rouart, Charles Chanvin, et surtout Athman au centre, entouré de Gide et de Ghéon, ce dernier légèrement penché vers le jeune Algérien vêtu comme un prince...

La chronologie des deux lettres suivantes fait problème : il semble qu'Athman ne soit pas resté longtemps à Paris, et le récit de son retour en Algérie devrait faire l'objet de sa première lettre ; mais elle est datée du mois d'août 1909 (l'année au moins est une erreur, il est évident qu'elle est de 1900) et elle évoque Madeleine Gide « souffrante » ; or, c'est le 18 juin que celle-ci a eu les deux bras écrasés par les roues d'un camion, et le petit poème qui suit est forcément la réaction d'Athman à cette nouvelle... Mais il fait très chaud, cet été-là, et cela pourrait suffire à faire souffrir Madeleine Gide...

5. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

[Août (?) 1900.]

Mon cher André

Je ne t'ai écrit aucune lettre amusante, aucun récit, aucune aventure depuis que je t'ai quitté. Et il est vrai que nous avons que des nouvelles touchantes les uns les autres. Et comme maintenant ça va mieux, on peut toujours oublier la tristesse, comme disait un philosophe : si l'individu trouve la gaieté, pourquoi court-il à la tristesse ?

et encore :

lorsque deux personnes se disputent et se rendent, il ne faut plus leur parler des fâcheuses aventures passées, parce que ça leur rappellera à tous deux la malfaisance de l'un et de l'autre.

Mais cela, cher André, n'est qu'une simple morale. Mais la morale qui convient [à] l'oreille est plus que proverbe, alors il faut dire

Si ton ami est miel

Il ne faut pas le tous manger.

Mais qui comprend cela, qui comprend la raison d'un ami qui comprend la bienfaisance ? On a prétendu que la civilisation est ; ce n'est pas trop vrai ; car depuis que cette fameuse civilisation existe, l'homme a plus de peine et de soucis et plus d'injustices ; l'égalité moderne est un rêve ; peut-être en France, oui. Mais elle est rare l'égalité en Afrique. Le Pauvre n'est plus écouté, le pauvre n'est plus vu, et on s'en moque des pauvres ; l'instruit qui a eu beaucoup de peine pour s'instruire meurt de faim en cette époque, car ses parents sont pauvres. Mais si ce pauvre avait l'ignorance maternelle, il aurait probablement moins de peine et moins de soucis ; on l'instruit et on le jette au diable comme que l'on arrose un arbre pendant une durée et le laisse sécher après ; devinez, devinez.

Enfin, cher tendre franc André, je te supplie, par celui qui t'a informé l'intelligence et qui t'a créé sage, de laisser les ennemis personnels rire ou bavarder à leur aise, car il n'y a pas moyen de les faire comprendre.

Ah, laissons tout cela, car il ne faut plus parler de la tristesse passée.

Lorsque j'ai quitté Paris la fleur, j'étais très triste à pleurer comme que tu m'as quitté. Alors, j'avais dans mon compartiment un Monsieur, une Dame et une Demoiselle assis (Zaina ; belle ; elle avait sans doute seize ans ; ses parents dormaient et elle aussi. Mais pas ce qu'on appelle sommeil naturel, car elle bougeait tout le temps comme qu'il y avait des puces dans le train, et moi qui ne dormais pas du tout, car je sais bien que c'est une farce de pouvoir dormir dans un train ; je lui fais signe, mon cher André, et l'ai embrassé 2 fois ; ses lèvres en cerise rouge ont augmenté

mon charme ; j'ai vu une lune faible sur la verdure du paysage et j'ai vu des arbres noirs comme le diable Martin.

À cinq heures du matin la fille est partie et je suis resté seul jusqu'à six heures ; enfin arrivé à Lyon ; je sais qu'à Lyon on fait de bon saucisson, mais le saucisson ne m'est pas convenable. Je suis allé pour voir Mr. Brousse, celui-ci est absent pour 2 jours ; j'ai loué une chambre et mangé dans mon hôtel.

Dans cet hôtel, il y avait une jolie fille de 18 ans, qui ne cessait de me regarder ; c'est la fille de la propriétaire. J'ai demandé en riant sa main. Elle me l'a accordée ; j'ai ri et je suis allé me promener en tramway car tu sais que mon Pourceaugnac de pied n'allait pas très bien⁹. Enfin les deux jours furent écoulés et voici mon ami Brousse qui me reçoit. Mon ami Brousse m'a amené au Casino, où j'ai [vu] quelque chose que je ne connaissais pas même le nom, ce sont des personnes habillées en peau, bien vilaines, et ils ont une odeur de synagogue. Ils ont des cheveux assez longs, mais leurs cheveux sont comme les cheveux des chèvres.

J'en avais jamais vu d'aussi vilains hommes et d'aussi vilaines femmes que les leurs ; ce sont des lapons de rien du tout et des sauvages ; ils se moquaient de moi en riant, car ils me trouvaient un peu noir et des pays chauds ; en me regardant, ils me montraient du doigt en faisant audace, Ha, Ha, Ha, Ha. Alors j'ai résolu de les appeler esquimal au singulier ; j'ai visité le théâtre qui me plaît assez. J'ai visité le parc dimanche, où j'ai [vu] une des brasseries au bout du lac, où j'ai pris un bock, où tout le monde me prenait pour un prince, et il y en a qui rient, mais je [illisible] de tout cela, car tu sais que ça m'est bien égal.

Le soir, vers minuit, je rencontre des filles qui m'appellent. Mais les pauvres filles ne réussissent pas [illisible]. Un jour, mon ami Brousse me mène à St-Étienne où j'ai vu la sortie des ouvriers et des ouvrières qui me prennent pour ministre car j'ai mis des gants et j'ai porté la serviette de mon ami Brousse. J'ai dîné dans une grande brasserie où se trouvent de belles filles pour servir à la place de beaux garçons ; il y avait parmi ces filles une qui me plaisait assez. Elle s'appelle Marianne. Elle avait une taille superbe, comme une sculpture ; bon Dieu, que je disais à Brousse qui riait, cette fille est belle à faire disputer le père avec le fils, c'est-à-dire Harpagon. Mais tout cela n'est que pour me distraire de ma tristesse ; car tu sais ? tu sais ?

Nous avons quitté St-Étienne. Mon ami Brousse s'est donné beaucoup de peine et m'a amené dans une maison d'Ouled Naïl lyonnaises, où j'ai

9. Déjà, lors de son séjour de 1899, Gide note qu'Athman a mal au pied (*Corr. Gide-Ghéon*, p. 197).

choisi une jolie fille de 20 ans. Elle s'appelle Marcelle, propre et bien faite, mieux que celles de Paris.

Je suis allé à Aix-les-Bains, la ville des Princes disait-on ; il a plu à grosses gouttes pendant deux heures, puis le soleil d'Afrique vint. J'ai vu des jolis jardins, de jolies maisons, et un curé ivre. Le soir même j'arrivai à Lyon à huit heures, et à 11 heures j'ai pris mon train jusqu'à la gare de Marseille. Je suis arrivé à Marseille tout essoufflé comme un *[illisible]* et je suis allé à la Villa, vague souvenir de Rosenberg ¹⁰. J'ai déjeuné là-bas et j'ai quitté la France à 5 heures.

Notre bateau qui porte le nom de Kléber est parti, peu à peu on ne voit plus de montagnes ; il me faut un autre cœur que le mien, car j'ai pleuré, j'ai pleuré comme un pauvre amoureux qui *[se]* sépare ; et Kléber marche toujours, notre Kléber semble fameux ; tous les passagers de 2^{ème} classe me regardaient et au moment de manger tout le monde essayait de me parler parce que je les faisais rire, en leur racontant des farces sur Bacchus dont j'appelais le vin sa baignoire, et j'appelais la bouteille autrement, tout appartenant à Bacchus. Enfin, comme j'ai vu que ça leur faisait plaisir, j'ai bu du vin blanc en insultant les Anglais, et riant des Juifs ; il y avait une dame qui est venue me dire : Ainsi, Monsieur, je vous félicite, si ce n'est vous je ne pourrais pas manger, et ils étaient tous aimables, car, cher André, ils sont venus tous me serrer la main et me disaient au revoir.

Je suis descendu à Bône où je n'ai rien vu du tout, mais je sais que je n'avais cessé de boire. Le soir du lendemain de mon arrivée, à six heures, je me suis dirigé à Philippeville où j'ai vu de belles misères ; c'est grâce à toi qu'après quatre jours j'ai trouvé ma lettre ; voici mon passage, mais à te dire, je n'aime pas les Chinois ni les Lapons ; ce sont ce qu'on appelle sauvages.

Enfin, cher André, j'ai écrit à tout le monde sauf à Mr Rouart et à Cremnitz ¹¹. Mais je vais leur écrire bientôt. Je n'ai pas écrit ni à Mr Drouin ni à Mr Georges Rondeaux ¹². Veuille s'il te plaît m'envoyer leur adresse, parce que tu sais qu'il me faut leur écrire ; j'ai écrit à Madame Gide une lettre où se trouve une aventure d'Abinaouas ¹³, parce que, étant

10. Fédor Rosenberg habitait Marseille ; c'est là que le couple Gide était passé le prendre, en avril 1897, avant de se rendre en Italie.

11. Maurice Cremnitz, poète et critique d'art.

12. Le premier, en tant que mari de Jeanne Rondeaux, le second en tant que frère de Madeleine, étant tous deux beaux-frères d'André Gide.

13. Abinaouas, autrement dit Abou-Nowas, est un poète arabe qu'Athman et

que, étant souffrante, ce pourrait toujours la distraire. À toi, cher, je te prie de ne pas cesser de me donner de ses nouvelles ; car tu sais que ça m'afflige beaucoup sa souffrance et que lorsqu'elle va mieux, cela me réjouit. Je suis à Constantine pour quelques jours, je me porte très bien comme santé et très mal comme bourse, mais la patience est dure et bonne à la fois. Mais si l'homme s'appartient pas, que fera-t-il ?

Enfin, cher André, les melons et les pastèques sont en abondance et les dattes, disait-on, commencent à mûrir ; cette nouvelle prouve que la joie s'avance lentement et que bientôt j'aurai la faveur de te revoir avec l'automne. J'ai lu dans les journaux que la chaleur est grosse ; que deviens-tu par cela, que devient la pauvre Gide, elle qui ne supporte pas beaucoup la chaleur, tu me diras tout cela la prochaine fois.

Je vois devant mes yeux ta figure, ta maison, l'exposition et notre assemblée, je vois Ghéon. Mais, cher André, je t'assure que Ghéon me semble un ombrage à côté de nous, et que son ombrage est très léger ; c'est pour cela que je te disais que Ghéon n'est pas de ce monde. Parce que tu sais qu'il y a des personnes qui sont lourdes comme des fardeaux, et qui sont trop méprisées, dont les yeux s'aveuglent en les voyant. C'est ceux qui sont nos ennemis personnels, quant aux hommes légers, ce sont ceux-là qui, lorsque tu les vois, tu souris. Lorsqu'ils te parlent tu trouves qu'ils sont gentils comme les oiseaux ; et sur les hommes lourds, a dit le Poète

Ô toi tu es lourd
Et lourd et lourd
Ton visage est humain
Et ton ombrage est éléphant

J'ai reçu une lettre d'Amor et une lettre de l'individu qui m'a écrit à Paris, le guide qui me disait des *[illisible]* dans sa lettre ; alors, étant arrivé à Constantine, j'ai écrit à un de mes amis à Biskra où je lui ai chargé de lire à cet individu ma lettre, où se trouvent plusieurs jolis mots qui lui servent de chemise, alors le pauvre me renvoie une lettre où il me demande pardon, où il me supplie par ma mère, alors, que veux-tu, il faut le pardonner.

La lettre d'Amor mon frère me donnait de bonnes nouvelles de lui, de ma mère, de mon neveu le fils de mon frère mort. Je suis heureux de

recevoir de bonnes nouvelles comme cela et grâce à Dieu j'espère recevoir encore un peu de tes nouvelles et de tous les amis en bon état ; écris-moi [*illisible*] car tu sais que je ne peux m'en passer de songer à toi. J'ai écrit une lettre à Droulers [?] où je lui reprochais le retard de sa réponse et où je lui disais que j'aurai honte de lui écrire sans réponse ou qu'il me fasse savoir le pourquoi.

Vers

J'ai songé à la journée de notre assemblée
 Mon cœur excité est empli de flammes
 Je vous jure que ce n'est pas par mon vouloir
 Que je vous ai séparé mais c'est par le vouloir du temps curieux.

Au revoir mon cher André. Je souhaite que la présente te trouve un peu content, et je souhaite d'avance que tu me pardonnes le tout car j'ai trop parlé dans ma lettre, mais que veux-tu, il m'est dû de te raconter tout car je suis ton grand ami

Athmann ben Salah

6. ATHMAN À MADELEINE GIDE

[Juin 1900.]

Chère Gide

Quelle terrible nouvelle quelle terrible histoire
 Qui a surpris mon cœur ainsi que mon espoir
 Et ma joie de même
 Ô Mon Dieu je connais votre douce bonté
 Veuillez ô mon Dieu tout puissant suprême
 Guérir la Gide et la rendre comme elle était

Ô Dieu tu es le plus puissant
 Pourquoi punir un bon innocent
 Pourquoi donner la bonne santé
 À ceux-là à qui vous avez donné
 La malveillance et la méchanceté
 Ô Dieu pardonnez pardonnez
 Rendre Gide comme elle était
 Je vous supplie ô Dieu de bonté

Comment, Madame, au moment où vous alliez écrire à votre serviteur, il vous est arrivé cet accident ! Que Dieu, chère Madame, vous guérisse et vous délivre pour ne point me faire souffrir.

Saluez André

Athmann ben Salah

En septembre, Gide donne à Ghéon l'adresse d'Athman. Un nouveau voyage déjà se prépare, qui va emmener Gide, Madeleine et Ghéon en Algérie, de novembre 1900 à janvier 1901. À Biskra, où ils descendent à l'Hôtel Royal, Athman est là pour les accueillir. Fin décembre, Gide, Ghéon et Athman font une randonnée dans le Souf, au départ de Touggourt où ils ont laissé Madeleine.

En mai 1901, c'est Madeleine Gide qui écrit à Ghéon : « Athman nous écrit de belles, belles lettres. Il quitte Tunis pour retourner "dans la chaleur de Biskra". » (Gide-Ghéon, p. 335). Et le 1^{er} novembre de la même année, Gide écrit à Ghéon : « Athman, il y a un mois, m'écrivait une admirable lettre désespérée puis, plus rien. Je ne puis songer à rien de là-bas sans angoisse. » (Ibid., p. 373)

Mais en 1902, subitement, c'est Athman qui revient en France, comme le révèle Gide à Ghéon le 9 mai : « Mais Seigneur ! qu'est-ce qu'Athman vient faire à Paris ! ? Il m'écrit qu'il arrive le 15... » (Ibid., p. 425). Le 16, cette arrivée est confirmée, qui semble embarrasser un peu un Gide débordé. Nous ne savons rien de ce séjour. Mais d'octobre à décembre 1903, Gide retourne encore une fois en Algérie, seul d'abord, puis rejoint par sa femme : « Athman était à la gare, par hasard paraît-il, car il n'avait pas reçu la dépêche où j'annonçais notre arrivée. Toujours le même, affectueux, bouffi, bafouilleur et pas nietzschéen pour deux sous ; carrefour de tous les respects, de toutes les prudhommeries mahométanes et autres, au demeurant charmant, souple, accueillant à tout et plus poète dans tous les sens du mot que les trois quarts de ceux qu'on fait passer pour tels à Paris. » (À Ghéon, Biskra, 29 novembre 1903, ibid., p. 555).

Le couple Gide reste près d'un mois à Biskra, toujours excursionnant en compagnie d'Athman. En juillet 1904, la correspondance échangée par Gide et Ghéon évoque quelques problèmes de santé à propos d'Athman, puis c'est le silence. Pourtant, les relations de Gide avec Athman se poursuivent, comme le montre ce passage du Journal de Gide de novembre 1905 : « Je copie cette phrase dans la dernière lettre d'Athman, cette phrase que ne comprendrait pas Mardrus, et que je voudrais ne pas oublier : "Je l'aime beaucoup (il s'agit de sa très jeune femme) et j'ai pu tout de même la rendre sincère envers ma mère et moi ; elle est brave, et je ne fais que la traiter bien doucement comme que l'on traite un petit enfant." 14 »



ATHMAN

(Photogr. © coll. Catherine Gide)

7. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

Biskra janvier 1908

Mon cher André

Quelques lignes pour t'informer que Je suis en parfaite santé, ma mère et ma femme également. Mais toute ma famille a du chagrin et moi aussi pour une chose désolante que je n'ose te raconter en ce moment.

Il fait beau temps à Biskra, moins frais que l'année passée ; il y a aussi moins de touristes. Je ne vis que dans la confiance que j'ai en Dieu et je sais qu'on ne peut jamais y arriver sans son consentement. Et tu verras, mon cher André, que si je vivrai plus longtemps, je deviendrai un homme, pardon ! Ne serait-ce pas la vieillesse qui cause le mutisme ? c'est parce que tu es devenu vieux que tu es si silencieux et isolé ? Allons, mon brave, ne t'éloigne pas tant que cela de tes amis. Je sais parfaitement que, malgré ton silence, ton cœur rêveur, ton cœur plein de bonté est toujours près des cœurs de ses amis.

Je n'étais pas fâché de toi à cause de ce silence, mais j'étais toujours inquiet, allez, parce qu'en réalité les soucis entourent le cœur et la pensée elle-même s'affaiblit peu à peu puisque l'inquiétude la fait souffrir de tous côtés.

Songe d'y venir à Biskra le plus tôt possible et ne te laisse pas entraîner par la paresse ; il y a une seule vie comme une seule mort, par conséquent on doit faire tout le possible de faire du bien et d'en garder et laisser un bon souvenir.

J'ai fait un grand voyage dans le Djerid : Nefta, Tozeur, Gafsa, Sfax, Tunis, Constantine, après avoir visité Touggourt et El Oued. J'ai vu le petit hôtel d'El Oued, ta chambre avec Ghéon, etc...

C'était avec un capitaine anglais que j'ai fait ce voyage ; il vient justement de m'écrire en m'envoyant 20 f pour Noël et en m'annonçant son arrivée pour le 18 janvier ; je l'attends.

Pour le moment, je suis juste comme une balance puisque je balance moi-même, et si je balance, ce n'est pas de ma faute puisque le cœur balance et voyage.

Je suis professeur pour un américain et sa sœur, à qui je donne des leçons de français, puisque je parle anglais de plus en plus.

J'ai commencé le 1^{er} janvier ; cette famille américaine doit rester plus de trois mois.

Je suis si connu parmi les Anglais et les Américains qu'on me croit naturellement le plus célèbre, non seulement des guides, mais des poètes et interprètes et compagnons de route ; et mon nom est si connu maintenant en Angleterre, en Amérique, que chaque famille qui vient à Biskra désire me parler ; et je dois cette réputation bienfaisante à Mr. Robert Hichens,

parce que c'était son livre, *The Garden of Allah*, qui est la cause. Alors je suis surnommé Batouche [?]. Ce livre a été vendu pour 70.000 livres sterling.

Au revoir ; donne le bonjour à Madame Gide et à toute la famille. Salue aussi tous les amis, tous les Gide ; ma mère et ma femme vous envoient leurs souhaits pour la bonne année. Souhaite-leur toi-même ce qu'elles désirent, puisque leur seul désir est le bien et la tranquillité pour ton vieux, ton vieux ami et serviteur

Athmann

Les échanges semblent tout de même se raréfier. En 1909, Gide transmet à son ami André Ruyters, pour raviver sa fièvre nomade, ce curieux billet, qui semble bien être d'Athman, mais qui demanderait bien des éclaircissements :

Port-Saïd, 9 avril 1909

Mon cher

Je part sans faute pour Bagdad écris moi Poste Restante la ba et représentante mon regret à Mr Me Drouin.

Je t'embrasse.

Aloui Athmann ¹⁵

8. ATHMAN À ANDRÉ ET MADELEINE GIDE

[1914 ?]

Monsieur et Mme André Gide

Je vous ai écrit hier et je vous écrit aujourd'hui pour vous faire connaître de mes ennuis pleins de chaleur comme le feu à peine éteint, comme une lune éteinte, comme un nom oublié, depuis un mois que je circule pieds nus, habit déchiré de toutes les vieilleses, mépris couvrant le ciel, bouche pleine de sirop, pleine de miel, vieux amis, depuis eux, rien ?

écrivain intelligence prince finesse tristesse : l'ami ? Soleil sable palmes et gazelle, tourterelles eau fleur et chaleur comme la gourmandise. Brise d'Ostende montrant d'autre brise. J'ai entendu que vous avez organisé une revue, tant mieux pour l'éloquence et notre chance. Je félicite autant qu'on la récite

dites

votre ami meurt de faim

et il ne faut pas oublier Athmann ben Salah ou Aloui Athmann ben Salah

15. *Correspondance André Gide—André Ruyters*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1990, t. II, p. 61.

qui est comme adresse finale

Café Ben Djenane
rue Berthe
Biskra.

Faute d'autres documents, nous sommes obligés de supposer que les relations entre Gide et Athman s'arrêtèrent aux environs de la Grande Guerre. Il faut dire que Gide resta près de trente ans sans retourner en Algérie ; il n'oublia pas pour autant son ami, comme le montre ce passage des Cahiers de la petite Dame d'avril 1920 : « Il nous parle d'Athmann, de ses dons de poète, de ses images charmantes (les poumons sont l'éventail du cœur) et de l'influence détraquante que Jammes eut sur lui ¹⁶. » Quand il y revint, en 1943, Athman était, aux dires de certains, mort depuis une dizaine d'années : « ... d'une mort extraordinaire qu'il s'est donnée lui-même et qui lui ressemble étonnamment : un certain soir, dans une crise aiguë de poésie et de mysticisme, on l'a vu partir seul, à pied, dans le désert. Il a dû marcher, marcher... Nul ne l'a jamais revu ¹⁷. »

16. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la petite Dame*, t. I, Gallimard, 1973, p. 41.

17. Marcelle Schweitzer, *Gide aux Oasis*, Nivelles : Éd. de la Francité, 1971, p. 86.